

06/07 NOV 10

THÉÂTRE Au Louvre, Patrice Chéreau met en scène «Rêve d'automne» du dramaturge norvégien. Les retrouvailles déphasées de deux êtres dans un cimetière.

Jon Fosse à tombeau ouvert

Par **RENÉ SOLIS**

Rêve d'automne, la pièce du Norvégien Jon Fosse, raconte la rencontre d'un homme et d'une femme, dans «une petite partie d'un grand cimetière. Fin d'automne. Il vient de pleuvoir. Arbres noirs, quelques feuilles y restent encore attachées, d'autres feuilles jonchent le sol. Une allée de gravier. Un banc dont la peinture s'écaille.» C'est ainsi que l'auteur plante, à la première page (1), le décor de sa pièce, et l'on pressent que cela ne sera guère plus désopilant qu'un film de Bergman en noir et blanc, au choix *le Silence* ou *la Honte*.

Mais comme le répète le Père, «Non, ce n'est pas ça». Le cimetière de Fosse est aussi un lieu où l'on s'aime, se dispute, se retrouve en famille; un champ de bataille et un jardin où jouer. Patrice Chéreau dit que pour lui, «la substitution du cimetière par le musée était une évidence» (*Libération* du 26 octobre). Au salon Denon du Louvre, on accède par la galerie où sont accrochées les toiles monumentales de David - dont *le Sacre de Napoléon*. Il n'y a pas de tombes, juste les espaces vides laissés par les tableaux décrochés, et en guise d'inscriptions funéraires, les notices des œuvres sur le mur vide.

VIEUX CARTABLE. Les gradins sont installés face à une ouverture qui donne dans une autre salle. Les lumières sont douces, sans ombres maléfiques, et les grands portraits

alentour, d'humeur bienveillante. C'est un tombeau civilisé où s'étendent pieds nus: les cadavres de Patrice Chéreau ne portent pas de chaussures.

Un homme et une femme, donc. Lui, Pascal Gregory, en errant fatigué, vieux cartable de cuir et imperméable trop grand. Elle, Valérie Bruni-Tedeschi, lumineuse et fissurée, manteau froissé, robe légère.

Pascal Gregory, en errant fatigué, et Valérie Bruni-Tedeschi, lumineuse et fissurée, manteau froissé, robe légère, se déchirent entre quiproquo et désir fou.

Rencontre fortuite: ils se sont aimés il y a longtemps, ne se sont jamais revus, et sont l'un pour l'autre tels des aimants, passant de l'attraction à la répulsion, traversés de forces contraires qui les dépassent, entre quiproquo et désir fou. De répétitions en phrases sans ponctuation, toujours en suspens, la langue de Jon Fosse dit le déphasage, la sensation de ne jamais être au bon endroit au bon moment, comme à cet enterrement de la grand-mère, où les uns et les autres, arrivés trop en avance, se retrouvent soudain en retard. Une langue où le silence n'apaise rien, mais où l'humour affleure, témoin ce dialogue entre la mère et le fils: «Je n'ai rien dit pas un mot» - Non rien dit peut-être rien dit mais tu le dis tout le temps quand même.»

Maître de la composition et du cadrage, Chéreau ne met pas en scène l'intériorité des sentiments, mais la façon dont les corps les répriment

ou les relâchent; plus que l'en-deçà, l'au-delà des mots, quand la brutalité d'un geste vient à la rescousse d'une phrase inachevée, sans rien résoudre.

OMBRES. Peu à peu, les cimetières se peuplent. La Mère (Bulle Ogier), le Père (Bernard Verley), l'ex-femme (Marie Bunel) sont des figures triviales mais de plus en plus fantomatiques, à mesure que le temps se dilate et que les personnes vieillissent de dix ans en une réplique.

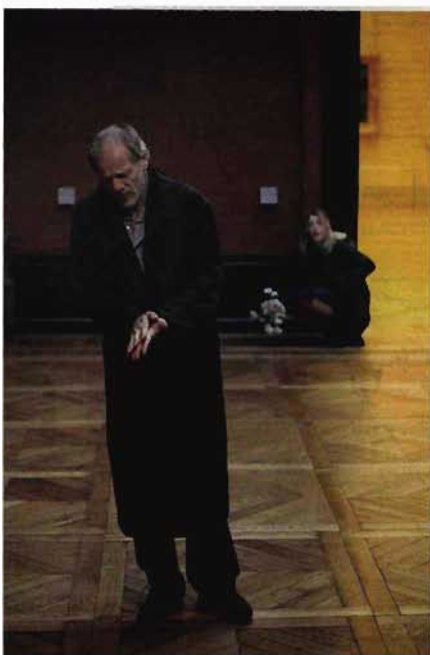
A ces ombres, Chéreau rajoute des absents, dont la grand-mère morte (Michelle Marquais) qui veille sur les uns et les autres. «Je vis avec beaucoup de fantômes, disait Chéreau, toujours dans *Libération*. Ceux des morts, c'est relativement facile, c'est à la portée de tout le monde. Mais mes fantômes sont souvent ceux de gens vivants. Des gens qui se sont éloignés, auxquels je pense toujours. Des gens que j'ai aimés.» Exactement ce qu'il parvient à projeter dans *Rêve d'automne*. Jusqu'à cette image finale des hommes gisants et des femmes quittant le cimetière, ensemble mais seules. «Je pense que si une pièce que j'ai écrite est réussie, dit Jon Fosse, les gens qui la regardent, ou au moins quelques-uns, devraient à la fois rire et pleurer.»

Toutes les représentations au Louvre sont complètes, mais le spectacle est repris en décembre et janvier au Théâtre de la Ville. Rire et pleurer, et sortir sidéré, c'est bien ce qui attend les spectateurs. ➤

(1) Traduction de Terje Sinding (à paraître aux éditions de l'Arche)

RÊVE D'AUTOMNE de **JON FOSSE**

ms Patrice Chéreau, dans le cadre du festival d'Automne Musée du Louvre-salon Denon, les 6, 8, 11, 13, 14, 15 et 18 novembre à 20h30
Rens 01 53 45 17 17
Puis au Théâtre de la Ville du 4 décembre au 25 janvier



Les balcons de la salle Denon ont été décrochés le temps des représentations. PHOTO PASCAL VICTOR / ANTONELLI

15/21 DEC 10

SCÈNES



Chéreau est de retour

De nouveau souverain, Patrice Chéreau magnifie sa vision de *Rêve d'automne* de Jon Fosse dans une sarabande charnelle et métaphysique.

Le théâtre est un monstre qui transcende le réel pour nous le rendre plus intelligible et proche. Tel pourrait être au final le sens du message que nous livre Patrice Chéreau à travers sa mise en scène de *Rêve d'automne* du Norvégien Jon Fosse. C'est en partant du postulat qu'un musée est un cimetière pour l'art que Chéreau en conclut que le Louvre est l'endroit idéal pour une pièce se déroulant dans un cimetière.

Les représentations du salon Denon, série de performances actées in situ, seront autant de preuves de la justesse de son intuition. A l'image de visiteurs clandestins profitant de la liberté qu'offrent les salles vides d'un musée la nuit, les personnages de Jon Fosse se livraient alors à leur outrageux cérémonial dans le rituel fulgurant d'un fantôme adolescent convoquant le désir de la chair à l'heure où l'échéance est de cesser de vivre. Un spectacle coup de poing que l'on pensait indépassable.

Pourtant, le choc restait à venir... Et c'est avec cette tournée annoncée dans les plus prestigieuses salles de France et d'Europe que Patrice Chéreau relève magistralement le défi de transformer la performance en théâtre pour distiller en salle l'essence même de sa lecture du texte. Gloire soit d'abord rendue à Richard Peduzzi, qui signe le décor, une reconstitution du Louvre paraissant, sur le plateau, plus grande et impressionnante que nature. Un salon Denon revisité dans une diagonale magique ouvrant sur les mystères labyrinthiques des salles adjacentes. Un réalisme du

moindre détail qui dénoue paradoxalement l'enfermement du réel et affirme sans ambages que l'action se déroule dans un lieu de fiction qui n'est pas plus un musée que n'est un cimetière l'endroit où la cadre Jon Fosse... Que tout cela n'est que prétexte et illusion pour désigner l'espace sans nom où se joue l'épopée métaphysique du destin des humains. Car pour Chéreau, *L'Homme* (Pascal Greggory) venu se perdre ici à rendez-vous avec sa propre mort, incarnée par La Femme (Valeria Bruni Tedeschi). Et la parade amoureuse de ces retrouvailles avec une ancienne maîtresse n'est qu'une ultime ruse de La Tentatrice pour l'entraîner vers le néant.

Le temps halluciné de cet instant du passage entre vie et trépas convoque les vivants et les morts. La Grand-Mère (Michelle Marquais), La Mère (Bulle Ogier), Le Père (Bernard Verley), sa femme (Marie Bunel) et son fils (Alexandre Styker) sont alors autant de présences témoignant d'une existence qui se rejoue en accéléré. Patrice Chéreau et la troupe magnifique de ses acteurs invitent Jon Fosse à tutoyer des limbes qui le désignent en auteur majeur de ce siècle. On applaudit des deux mains le tonitruant come-back d'un géant de scène qui a enfin retrouvé le goût de nous sidérer à travers son théâtre. Un monument. **Patrick Sourd**

Rêve d'automne de Jon Fosse, mise en scène Patrice Chéreau, jusqu'au 25 janvier au Théâtre de la Ville, Paris IV^e. Festival d'automne. www.theatredelaville-paris.com
En tournée en France jusqu'en juin

ENTRACTE

Le Louvre des fantômes

Tous les deux soirs de novembre, les fantômes du Louvre réintègrent précipitamment tableaux et statues, pour laisser le champ libre à une drôle de comédie humaine, de vie de mort et de désir. Un grand maître de la scène est aux commandes : Patrice Chéreau peint, sculpte les corps et les âmes de sept comédiens d'exception, habités par « Le Rêve d'automne » du Norvégien Jon Fosse.

Une pièce qui se tient tout du long dans un cimetière - un seul espace, où le temps capricieux se délite, avance et recule sans crier gare. Ce n'est pas sinistre, un cimetière. C'est juste triste et doux... Un lieu de visite, de promenade et de recueillement, où la vie, les souvenirs, l'histoire et la beauté des jours défilent solennels - comme dans un musée.



Sept comédiens d'exception orchestrent un grand bal funèbre et feutré... PASCAL VICTORI/ARTCOHART

La mort en face

Le public rejoint la salle Denon en file indienne, silencieux, tels les hôtes d'une cérémonie secrète. A peine un regard pour « La Victoire de Samothrace » et les grands « David », puis l'on s'assoit sur un gradin, dans un apaisant clair-obscur. Les cartels sur les murs brun-rouge dénudés figurent les pierres tombales. En face et sur les côtés, on entrevoit les salles voisines, avec leurs enfilades de tableaux - galerie de portraits surréelle, album de photos de famille géant... C'est par là que les comédiens entrent et sortent à pas de loup ou en courant. Et d'abord la grand-mère (Michelle Marquais) qui va mourir bientôt - déjà un spectre. En chemise de nuit, dans une lumière blafarde, elle s'avance tout près des spectateurs, les fixe avec étonnement et compassion. Ainsi commence ce « Rêve d'automne », en regardant tranquillement la mort en face.

L'homme et la femme (Pascal Greggory et Valérie Bruni-Tedeschi) peuvent entrer en scène. Ils se retrouvent dans ce cimetière - plus ou moins - par hasard. Ils se sont aimés jadis. Ils vont s'aimer plus fort. Se désirer, partir ensemble. Le temps passe, tourne... l'homme

Théâtre

RÊVE D'AUTOMNE de Jon Fosse

Mise en scène : Patrice Chéreau.

A Paris, au Louvre, Salle Denon, jusqu'au 18 novembre (complet).

Au Théâtre de la Ville (01 42 74 22 77), dans un décor imaginé par Richard Peduzzi, du 4 décembre au 25 janvier.

Durée : 1 h 40.

quitte sa femme, Bry (Marie Bunel), pour l'autre, perd sa grand-mère, puis son père (Bernard Verley) et son jeune fils (Clément Hervieu-Léger ou Alexandre Styker). A la fin, il meurt à son tour.

Chéreau met en scène les vivants et les morts qui se croisent, se frôlent, s'aiment et se déchirent, dans un grand bal funèbre et feutré. Les morts s'accrochent encore aux vivants - image poignante de Michelle Marquais serrant Bernard Verley dans ses bras - ; et tombent doucement sur le sol, après s'être mis pieds nus. Les mots en apparence banale de Jon Fosse deviennent

sentences terribles dans la bouche de la mère (Bulle Ogier), ivre de rancœur ; ou paroles d'amour absolu, échangées entre les deux femmes veillant le corps de leur amant.

Chorégraphie du désir

Patrice Chéreau apparaît au sommet de son art, nourrissant chaque syllabe et silence du texte de pensées et de sentiments fulgurants. Solitude, douleur, envie, joie brève, renoncement... Pas un geste qui ne soit chargé de sens. La femme tend lentement la main derrière elle, l'homme hésite puis la saisit, la couvre de baisers avant de caresser sa jambe, remontant sous sa robe... - toute une chorégraphie du désir, esquissée en trois temps, trois mouvements...

Les comédiens sont comme irradiés d'une lumière intérieure. Ils brûlent et se consomment. Flottent comme des flammes blanches dans la nuit du musée. Aux saluts, les applaudissements du public font trembler les cadres et les statues. Le Louvre tonne et résonne. Il faut attendre l'averse d'automne, au sortir de la pyramide, pour émerger, incrédules et frissonnants, de ce beau rêve éveillé.

PHILIPPE CHEVILLEY

Le théâtre de l'amour et de la mort entre au Louvre

Patrice Chéreau, « grand invité » du musée parisien, met en scène « Rêve d'automne », du Norvégien Jon Fosse

Théâtre

Jon Fosse, qui est, à 51 ans, le plus grand dramaturge norvégien depuis Henri Ibsen (1828-1906), était à Paris, jeudi 4 novembre, pour assister à la représentation de sa pièce, *Rêve d'automne*, créée par Patrice Chéreau, au Louvre, dont le metteur en scène et cinéaste est le « grand invité ». Aux saluts, Fosse a rejoint les acteurs, qui ont pu voir un homme en veste de cuir noir, avec une tête de rocker viking à cheveux longs et gris, loin de l'image que l'on pourrait se faire de l'auteur d'un théâtre qui vous troue le cœur, surtout quand il est porté par une représentation comme celle de ce *Rêve d'automne*, charmelle et hallucinatoire.

L'endroit compte beaucoup dans ce sentiment. Vous êtes entré au Musée du Louvre, la nuit, par la pyramide. Vous avez traversé des salles rendues au silence et à ceux qui les habitent et que l'on vient voir : des sculptures de l'antiquité gréco-romaine, au rez-de-chaussée, puis, au premier étage, vous êtes passé devant *Le Sacre de Napoléon*, par David, et vous êtes arrivé dans le salon Denon, où des gradins vous attendaient, face à l'entrée de la salle où est accrochée *La Joconde*. A travers les ouvertures, vous voyez tout, dans les gale-

ries, à droite, à gauche, en face. Et ce tout, c'était le vide rempli du musée qui vous semblait, en cette nocturne inusitée, comme une maison des morts.

Alors, une vieille femme (Michelle Marquais) est arrivée, en longue chemise de nuit blanche. Pieds nus. Elle a regardé autour d'elle, levant les yeux vers tous ces visages contre les murs. Puis elle s'est penchée sur les écriteaux au bas des tableaux, les scrutant avec cette attention que l'on

Vous avez traversé des salles rendues au silence et à ceux qui les habitent

porte aux inscriptions sur les pierres tombales. Et elle a déposé des fleurs au bas de l'un d'eux. Ainsi, à un regard, une attitude, vous avez su, même si vous ne connaissiez pas la pièce, que vous étiez dans un cimetière : vous veniez d'entrer dans *Rêve d'automne*, où tout se joue entre des tombes.

Tout, c'est l'amour et la mort, qui sans cesse tressent leur couronne, dans cette pièce écrite en 1999. Au départ, la situation semble simple. Un homme marié (Pascal Greggory), et une femme seule, (Valeria Bruni Tedeschi), qui ont

été amants, se retrouvent des années plus tard, un jour d'automne, dans un cimetière où ils sont venus se promener, chacun de son côté. Hasard ? Non, pour Jon Fosse (il n'y en a pas, de la même manière qu'il n'y a pas de fin à un amour, même fini). Les corps s'en souviennent, quand la tête ne veut pas l'admettre. Tout ce que se disent l'homme et la femme tourne autour de cela, qui les entraîne à repartir ensemble.

Puis les amants reviennent dans le cimetière, où la grand-mère de l'homme va être enterrée. Il y a ses parents (Bulle Ogier et Bernard Verley), et son ex-femme (Marie Bunel). Du temps a passé. Le fils n'a pas vu ses parents depuis des années, et il ne leur a jamais présenté sa nouvelle femme. Les règlements de comptes son cruels, de part et d'autre, mais ils ne mettent pas pour autant un terme à l'histoire, qui verra se retrouver dans le cimetière les trois femmes, un autre jour, plus tard. Elles sont là pour enterrer l'homme. Avant lui son père était mort, et Gaute, son jeune fils, aussi.

Tous ces morts, on les voit sur les parquets du Louvre. Patrice Chéreau convoque même les deux dont il est question dans la pièce, sans qu'ils en soient des personnages : Gaute, et la grand-mère. C'est



« Rêve d'automne », de Jon Fosse, dans le salon Denon du Louvre. PASCAL VICTOR/ARTODMART

elle la vieille dame du début. Elle va et vient entre les vivants, tandis que Gaute (Clément Hervieu-Léger ou Alexandre Styker, selon les soirs) reste un peu à l'écart, mais présent. Car la mort est comme l'amour : elle vit à travers ceux qui restent, et les accompagne.

Au théâtre, un cimetière est presque irréprésentable. Au Louvre, la succession des siècles, à travers les tableaux, renvoie celle des générations, qui l'une après l'autre se retrouvent au cimetière, en ayant essayé de vivre, et d'aimer. Chéreau le montre à travers « les visages et les corps », selon le titre qu'il a donné à la manifestation qui lui est consacré. Des visages, ce sont les regards que l'on retient : ils sont comme des

couteaux plantés dans l'invective, la supplication ou la solitude. Des corps, on retient la chair blanche des pieds, des jambes ou des culs-sets qui s'offrent, comme ceux de Pletàs du désir.

Chez Jon Fosse, on fait l'amour sur les tombes. Avec Patrice Chéreau, le désir éclate dans l'espace, dont Valeria Bruni-Tedeschi est l'étoile polaire. Avec Bulle Ogier, magnifique elle aussi, elle aime la représentation, que Pascal Greggory traverse d'une manière étrangement solitaire.

On ne saurait dire si c'est un choix, ou une faille. Mais une chose est sûre : comme toujours, dans le théâtre de Patrice Chéreau, vous vous retrouvez déchiré, à un moment ou à un autre. Et vous

quittez le Louvre, laissant dans le salon Denon une part de vous-même. Au Théâtre de la Ville à Paris, où *Rêve d'automne* sera repris du 4 décembre au 25 janvier 2011, ce salon sera reproduit. ■

Brigitte Salino

Rêve d'automne, de Jon Fosse. Traduction Terje Sinding. Mise en scène Patrice Chéreau. Avec Valeria Bruni-Tedeschi, Marie Bunel, Pascal Greggory, Michelle Marquais, Bulle Ogier, Clément Hervieu-Léger, Alexandre Styker, Bernard Verley. Musée du Louvre, salon Denon. Entrée par la pyramide. M^e Palais-Royal. Tél. 01-40-20-55-00.

Les 8, 11, 13, 14, 15 et 18 novembre, à 20h30. De 16 € à 40 €. Durée 1h40. Le texte est édité par L'Arche (184 p., 14 €). Louvre.fr

Patrice Chéreau au pays des fantômes

THÉÂTRE Sous sa direction, les comédiens de « Rêve d'automne » réunis au Louvre sont éblouissants.

ARMELLE HÉLIOT

Dans le Louvre désert, les spectateurs se glissent, silencieux. Du pied de la Pyramide au salon Denon où est installé un gradin, l'étrange voyage est prélude à un dépaysement radical, dans un espace et un temps hors normes. Chacun en sort déchloré, ayant éprouvé des émotions profondes, violentes, et ri parfois, car Jon Fosse appelle aussi le rire et Chéreau ne le redoute pas.

Il met en scène le *Rêve d'automne* de l'écrivain norvégien. Un texte que lui a fait lire Pierre Boulez. Une partition de mots simples, de silences, de situations minimales (traduction Terje Sinding, L'Arche Éditeur) qui l'a happé alors qu'il avait accepté l'invitation d'Henri Loyrette au Louvre (nos éditions du 1^{er} novembre). Il replonge dans le théâtre et entraîne avec lui des interprètes qui ne craignent ni l'âpreté ni l'excès d'une histoire qui met de plain-pied les vivants et les morts. La scène est un cimetière. Ici, pas d'autre décor que le mo-

numental « salon » aux murs d'un rouge Saint-Barthélemy qui s'ouvre sur des galeries immenses, des salles aux murs plus clairs. Un plafond acoustique permet une écoute parfaite dans ce lieu d'une hauteur vertigineuse. avec, au ciel, les peintures de Charles-Louis Müller.

Chacun ici est perdu, éperdu

Patrice Chéreau inscrit sa mise en scène au cœur du projet « Les visages et les corps ». C'est son matériau. Metteur en scène, réalisateur, il cadre, il imprime les mouvements, modèle de frénésie à rigidité cadavérique. Un homme (Pascal Greggory, hâve, creusé, voix tendre du renoncement) surgit dans ce musée-cimetière où l'on déchiffre les cartels comme dalles. Une femme (Valeria Brunit-Tedeschi, belle, paumée) l'épie. Ils ont dû s'aimer il y a longtemps. Leur duel est le cœur de la pièce. Ils sont éblouissants. Elle est dans la solitude absolue. Il a une épouse, Gry (Marie Bunel, ône, mystérieuse), un enfant, Gaute. Seuls noms donnés par Fosse. Il a des parents (Bulle Ogier, Bernard Verley, parfaits).



Les comédiens surgissent comme des âmes en souffrance dans un décor splendide.
PASCAL VICTOR

Patrice Chéreau, magnifiquement, invente une ouverture : apparition sublime, pieds nus dans sa chemise blanche, de la grand-mère qu'on ne voit pas chez Fosse, incarnée par Michelle Marquais, regard tendre, de l'autre côté du monde. Il donne corps à l'enfant mutilé (Clément Hervieu-Léger, sur le fil, intense). Avec Éric Neveux au son, il

nous enveloppe d'airs doux et amers et de bruits, grondements tourmentants, pleurs de bébé, pour mieux raconter l'amour à mort qu'est toute vie. Frénésie, pudeur, indécence, compassion, délicatesse, chacun ici est perdu, éperdu. À la fin, les hommes sont de pauvres gisants et les femmes, doucement, mortes et vives, s'éloignent... ■

Le Figaro au nov. 2010

12 NOV 10

Patrice Chéreau, aux frontières de la vie et de la mort

Le « grand invité » du Louvre signe la mise en scène douloureuse d'un texte de Jon Fosse, dans un musée où les tableaux sont autant de pierres tombales

RÊVE D'AUTOMNE,
de Jon Fosse
Musée du Louvre, à Paris

Étrange impression que de se rendre, un soir, au Louvre. Non pour un jour de « nocturne ». Mais lorsque le musée ouvre exceptionnellement ses portes, le temps d'une pièce de théâtre. On entre par la Pyramide, brûlante de lumière dans la nuit froide. Puis on gagne le salon des Antiquités. À cette heure déserte, les statues qui la bordent semblent invoquer des fantômes et *La Victoire de Samothrace*, en haut des escaliers, n'ouvrir ses ailes que pour vous. Une galerie s'offre à droite, consacrée à la peinture du XIX^e siècle français. Passé le *Sacre de l'empereur Napoléon I^{er}* et *Le Serment des Horaces*, une dernière toile mène, comme un prélude, au salon Denon – la salle choisie par Patrice Chéreau, investissant jusqu'au 31 janvier le Louvre (lire *La Croix du 2 novembre*), pour y créer *Rêve d'automne* du Norvégien Jon Fosse. Cette toile, signée Guérin, représente Clytemnestre s'appêtant à

assassiner Agamemnon, c'est-à-dire l'instant exact du passage de la vie à la mort, ce moment précis où les deux semblent se confondre. Or, c'est bien à ce point de jonction indicible que conduit la pièce mise en scène par Patrice Chéreau, bien qu'il n'y soit question ni de meurtre ni de vengeance.

L'action (si l'on peut employer ce terme!) réunit un homme et une femme, dans un cimetière, à plusieurs moments de leur vie. Celui de leur rencontre, d'abord; celui, ensuite, du décès d'une grand-mère, puis d'un père, puis d'un fils, encore. Désir, amour, disputes. Corps qui s'enlacent ou se frappent. Interventions des parents, d'une ancienne épouse... Les scènes se succèdent, dans le maelström d'une chronologie où passé et présent se bousculent. Sous le regard des tableaux figeant les éclats de vie pour l'éternité, le rythme se fonde sur le chaos des existences. Éperdues et perdues. Percluses de solitude. En quête d'elles-mêmes, de l'autre ou de « quelque chose »... Mais « quoi ? Obsédées par la disparition et la peur du néant.

Au fil d'une écriture placée, comme souvent chez Jon Fosse, sous le signe du mystère, de l'impossibilité de dire, des vérités qui ne se révèlent pas seulement par les mots mais aussi par les silences, des phrases jaillissent, frappant chacun comme une claque au visage – personnages et spectateurs: « *Tout est si loin, si*

terriblement loin », « *Tout s'est passé et pourtant rien* »...

Maître d'un art fabuleux de la direction d'acteurs, Patrice Chéreau pousse ses comédiens au plus loin d'eux-mêmes, dans l'espace du salon Denon revisité par le scénographe Richard Peduzzi. À commencer par Pascal Greggory, « l'Homme », plus surprenant que jamais, vieilli, blessé, en mal de vie, aux portes de la mort. En butte aussi à « la Femme » qui l'entraîne dans sa folie (Valeria Bruni Tedeschi au jeu frisant, jusqu'à l'excès, l'hystérie), à son ex-épouse (Marie Bunel) et, surtout, à sa mère qui s'immisce dans les moindres recoins de son existence. Elle est incarnée par Bulle Ogier, obstinée et butée, castratrice par trop d'amour, d'une évidence formidable. À ses côtés, Bernard Verley est le père terrible dans son apparente bonhomie insignifiante.

Et puis, il y a Michelle Marquais, quasi muette mais au regard que l'on n'oublie pas, fabuleusement présente. Simple fantôme de la grand-mère ajoutée par Patrice Chéreau sur le plateau. À moins qu'elle ne soit la grande consolatrice. Celle des âmes en perdition. Celle des êtres sans réponse à la première des questions: « Que faisons-nous ici ? »

DIDIER MÉREUZE

Jusqu'au 18 novembre, à 20h30.

RENS. 01.53.45.17.17.

Reprise au Théâtre de la Ville, à Paris, du 4 décembre au 25 janvier, puis en tournée.

Jon Fosse par Patrice Chéreau

Un rêve passe

Créée au Louvre, la pièce de Jon Fosse « Rêve d'automne » arrive au Théâtre de la Ville Coup de cœur

Pourquoi chaque nouveau spectacle de Patrice Chéreau provoque-t-il un chamboulement qui vous saisit là où vous ne l'attendiez pas ? Voici donc « Rêve d'automne », une pièce du Norvégien Jon Fosse, 51 ans. A priori, leurs univers se situent aux antipodes. L'écriture de Fosse semble presque désincarnée. Elle avance en leitmotivs, glissements, voire plâtitudes, et sans ponctuation. Homme, Femme sont les personnages de

comme des aimants. Une chanson d'adieu espagnole à fendre l'âme accompagne leur corps-à-corps. Et puis voici le Père (Bernard Verley), et la Mère (Bulle Ogier) qui vient réclamer à son fils son dû d'amour, de deuil, et de tristesse aussi, parce qu'il a abandonné sa première femme : c'est la délicate Marie Bunel.

Tous rôdent dans une lente chorégraphie. Leur présence est bouleversante, aussi physique qu'hypnotique, comme si Chéreau cadrerait en gros plan ces êtres qui s'aiment, cette

famille qui se déchire et se décime peu à peu. Les premières représentations de « Rêve d'automne » ont eu lieu dans le salon Denon du Musée du Louvre, dont Patrice Chéreau est le grand invité. C'est maintenant au Théâtre de la Ville que ce spectacle va rencontrer son public, dans un nouveau cadre. Comment Richard Peduzzi, le scénographe de Chéreau, recréera-t-il l'atmosphère du Louvre ? On l'ignore. Mais Chéreau savait ce qu'il faisait en



Valeria Bruni-Tedeschi et Pascal Greggory

« Rêve d'automne ». Ils se croisent dans un cimetière où l'on enterre la grand-mère de l'Homme, ils se sont connus avant, il partent ensemble. Arrivent la Mère, le Père, puis plus tard la première épouse de l'homme. Les époques se brouillent, le Père est mort, puis un enfant, puis l'Homme, cela, on le comprend peu à peu.

Il n'y a rien d'autre à voir que leurs déchirements violents, leur rage de vivre, le poids de leurs amours. D'ailleurs l'Homme arrive dans ce cimetière chargé d'une valise à roulettes, et c'est Pascal Greggory, acteur fétiche de Chéreau qui la traîne, le pantalon avachi sur ses baskets, le dos voûté, entre chien et loup, jeunesse et vieillesse. La femme qu'il retrouve (Valeria Bruni-Tedeschi) a un rire désespéré et fait parfois un geste vers son sexe. Ces deux-là sont attirés l'un vers l'autre

transposant le cimetière de « Rêve d'automne » dans une salle de musée dépouillée de ses tableaux, dont seuls restent les cartels en guise d'inscriptions funéraires : c'est un lieu antinaturaliste, anticompassionnel. Et si Michelle Marquais, magnifique dans ses apparitions de grand-mère silencieuse, était notre spectre à nous ? Ce personnage n'est pas dans la pièce de Jon Fosse, il est de la main de Chéreau. Sous son regard doux, éfaré, les corps parlent avec rage, les cœurs pleurent en silence, et les pas des vivants résonnent étrangement. **ODILE QUIROT**

« Rêve d'automne », par Jon Fosse, mise en scène de Patrice Chéreau. Théâtre de la Ville, du 4 décembre au 25 janvier (01-42-74-22-77). Le théâtre de Jon Fosse est publié à l'Arche.